

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'Electeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 6.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 23 Juin 1866

ABONNEMENT.

Ville, trois mois..... 45 sous
Campagne..... 30 sous
Chaque numéro..... 4 sous

L'ELECTEUR

Paraît le Samedi de chaque semaine.
Toute correspondance concernant la rédaction
doit être adressée franco à

A. GUERARD et Cie, PROPRIETAIRES.
Rue St. Marguerite, No. 45.

FEUILLETON DE "L'ELECTEUR"

23 JUIN 1866.

LE CADAVRE.

(Suite.)

III.

Plusieurs années après, une circonstance fortuite nous rapprocha. Je lui rappelai le souvenir de notre entretien qui me revint à la mémoire. Il ne l'avait pas oublié, et c'est de lui que je tiens le récit des événements qui vont suivre.

Après l'accomplissement de leur mariage, Gérard et Clotilde avaient voyagé, puis étaient revenus se fixer à Paris, où ils passaient l'hiver. L'été venu, ils repartaient soit à la campagne, soit aux bains de mer, soit hors des frontières, selon le gré de leur caprice. La jeunesse, la fortune, un amour partagé, la naissance d'une fille qu'ils adoraient, tout semblait conspirer autour d'eux pour leur assurer un bonheur sans nuage. Cependant, Clotilde sentait comme un vide autour d'elle. Gérard était toujours d'une humeur douce et égale, attentif à satisfaire à toutes ses fantaisies; mais, depuis le jour où elle l'avait connu et aimé, elle avait remarqué en lui des éclairs de sombre mélancolie, et elle devinait que son esprit était tourmenté par une secrète pensée. Il lui était souvent arrivé de le surprendre en proie à un affaissement que ses efforts ne parvenaient pas toujours à dissiper. Parfois même il oubliait d'embrasser sa fille, et il la regardait avec une sorte de lassitude et de découragement. Clotilde ne s'arrêtait pas à la pensée qu'une passion étrangère pût être la cause de cette mélancolie; elle sentait bien que Gérard lui avait donné tout son amour. Peu à peu,

elle tomba elle-même dans une vague tristesse qui n'échappa pas à l'œil de son mari, et elle eût préféré la certitude d'un malheur à cette appréhension pleine d'angoisse. Plusieurs fois elle prit la résolution de l'interroger au nom de leur mutuel amour; mais, à sa vue, le courage lui manquait, et elle respectait son secret, espérant toujours qu'il parlerait de lui-même.

M. Doblin, depuis le mariage de sa fille, n'échangeait avec ses enfants que de rares visites. Deux années s'étaient à peine écoulées sans apporter de changement dans cette situation, lorsqu'un après-midi il reçut la visite d'un étranger qui, après les préliminaires d'usage, lui dit froidement :

— Savez-vous, monsieur, à qui vous avez donné votre fille !

— Non, monsieur, répondit M. Doblin, troublé par cette question et craignant quelque révélation depuis longtemps pressentie.

— J'ai rencontré votre gendre sur les boulevards avec sa femme, et je l'ai suivi. Bien que sa physionomie soit bien changée et qu'il ne porte plus sa barbe, je l'ai parfaitement bien reconnu. Nous avons été liés longtemps ensemble et nous avons vécu côte à côte, ajouta l'étranger avec un singulier sourire.

— Parlez plus bas, murmura M. Doblin en proie à une terreur instinctive, bien que les portes fussent hermétiquement fermées.

— Votre gendre est un forçat libéré."

M. Doblin fit un effort pour se lever, mais il n'en eut pas la force, et il jeta à son interlocuteur un regard suppliant.

— Pardonnez-moi si mes paroles sont cruelles, poursuivit l'étranger avec le même calme; je crois être le seul homme au monde capable de reconnaître Gérard. J'aurais pu m'adresser directement à lui, mais je n'ai jamais fait le mal pour mon plaisir, et si vous satisfaites à ma demande, vous pouvez l'assurer de ma part qu'il n'a rien à craindre. J'étais son compagnon de chaîne à Toulon, et je n'ai de lui que le meilleur souvenir. Quand je l'ai rencontré, il m'a paru soucieux, et j'en suis sans doute la cause... Voici ce qui m'amène. Je veux être honnête, parce que la bague ne me rendrait pas si je m'exposais à y retourner. Je voudrais m'établir ici, avec un petit commerce quelconque, et j'ai besoin pour cela de dix mille francs. Ne croyez pas que j'en fasse mauvais usage et ne craignez pas de me voir revenir armé de mon secret. Je vous donnerai un reçu motivé qui vous répon-

dra de ma parole et de moi; car une fois établi, j'aurai à garder les mêmes ménagements que votre gendre. Comme il faut jouer cartes sur table, voici la preuve de ce que j'avance."

En disant ces mots, l'étranger présenta à M. Doblin un numéro de la *Gazette des Tribunaux*, en lui désignant un passage ainsi conçu :

"La Cour de cassation a prononcé aujourd'hui son arrêt sur la condamnation à quatre années de travaux forcés portée contre George-Albert Gérard, pour assassinat commis sur la personne de M. N... La Cour a maintenu purement et simplement la décision du jury."

Quant aux détails de son histoire, vous la trouverez dans le compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*."

M. Doblin semblait sortir d'un rêve, et et fixait un œil hagard sur le journal ouvert devant lui.

— Je vous crois monsieur, et suis prêt à vous accorder ce que vous me demandez.

— Gérard est entré au bagne à vingt-trois ans. Sa peine a été réduite de moitié, et en sortant il est parti pour l'Amérique, où il paraît qu'il a fait fortune. Au surplus, si vous désirez prendre vos précautions avec moi, vous pouvez l'interroger.

— Non, monsieur. Voici dix mille francs, et je suis votre obligé.

— Si j'avais eu la moitié de cette somme à vingt ans, dit le forçat avec un soupir, je ne serais pas un faussaire. Veuillez encore me pardonner, monsieur; vous me rendez un grand service, et je tiendrai ma promesse. Si vous voulez me dieter le reçu dans la forme qu'il vous plaira...

— C'est inutile, répondit M. Doblin; j'aime mieux m'en rapporter à vous."

Dès que l'étranger eut disparu, M. Doblin se rendit chez son notaire, auquel il exposa les faits qui viennent d'être racontés.

— Vous vous rappelez mes craintes, lui dit-il en terminant. J'avais des soupçons sur Gérard, dont les parents étaient morts. Je ne pus jamais obtenir de lui de renseignements très-précis sur eux quand ils habitaient Paris et pendant leur séjour à Londres. Vous savez que Gérard, à toujours évité de me mettre en relations avec les anciens correspondants de son père, prétendant que, depuis douze années qu'il avait quitté la France, ils les avait perdus de vue, et que la maison où son père tenait son commerce avait été démolie pour l'agrandissement d'une propriété voisine. Toutes mes recherches n'aboutirent à aucun résultat, et c'est ainsi que

J'apprends aujourd'hui la vérité.

— C'est un étrange malheur, dit le notaire.

— Ma fille ne doit pas rester une heure avec cet homme. Elle peut demander le divorce ?

— Non, répondit laconiquement le notaire.

— Une séparation de corps ?

— Pas davantage. Gérard a fait son temps. Il n'y a pas d'erreur sur la personne, le mariage est régulier.

— C'est horrible ! La loi est horrible !

— C'est aux intéressés à prendre leurs informations. La jurisprudence est formelle, et nul fonctionnaire n'a qualité officielle pour se rendre garant d'une révélation de cette nature. En soumettant le cas aux tribunaux, vous soulèverez un scandale et vous perdrez le procès.

CHARLES JOLIET.

L'ELECTEUR est en vente chez M. CRÉMAZIE, librairie, à la Haute-Ville.

Les personnes à qui nous adressons L'ELECTEUR sont priées de le renvoyer s'il ne s'abonne pas.

QUEBEC:

SAMEDI, 23 JUIN. 1866

CONFEDERATION. IV.

(Suite.)

On n'ose pas encore parler ouvertement d'une union législative qui est la troisième partie du plan de Durham ; mais laissons faire, et dix ans de confédération mûriront ce projet, espère notre bienveillante mère-patrie, et alors on en finit avec ces canadiens français, et le protestantisme, l'anglicanisme domineront enfin partout. Pour nous, espérons que la Providence, qui veille d'une manière toute spéciale sur la nationalité canadienne-française, déjouera les projets de la marâtre, espérons que les nationaux anglais, qui calculent notre ruine au moyen de ce projet, en seront quittes pour leurs fanatiques et égoïstes désirs, espérons aussi que les écrits de ces hommes qui comme George Brown, J. A. McDonald, et tant d'autres haut-canadiens, laissent à chaque phrase percer leur but de nous perdre, qui publient que l'union législative est la seule possible, et qu'ils n'acceptent l'union fédérale que dans l'espoir que bien tôt l'union sera législative, espérons, disons nous, que ces aveux ouvriront les yeux du peuple, et lui feront repousser avec mépris et indignation ces journaux toujours prêts à supporter ceux qui paient bien et cher, et qui, si on leur était un seul instant la picotin du gouvernement, retomberaient plattement dans l'opposition aux intérêts de Confédération. Le peuple alors reconnaissant le tort que lui fait son indifférence se réveillera et repoussera cette union fédérale qui masque une union législative où les garanties pour notre autonomie, ou toutes les démarca-



DEPART DE M. COCHON POUR OTTAWA.

Samedi soir, découragé, ahuri, embêté tous pouvaient le voir descendre la côte de la Basse-ville, accompagné de son secrétaire, celui qui à su si, bien inonder le Canada de flots d'émigrants, français et belges, pour contrebalancer la population toujours croissante du Haut-Canada dans la représentation du parlement, de son Editeur, M. de Buffalo, d'un menuisier entrepreneur de St. Roch dont le nom de baptême ressemble pas mal au nom du fils d'Abraham et dont la signature, la seule chose qu'il écrive, ressemble à une pagée de clôture, et enfin d'un tanneur de la rue St. Vallier, on s'en allait en maudissant l'ingratitude des conseillers, quand arrivés sur le marché de la Basse ville, on s'aperçoit que le vapeur commence à mouvoir.

Cochon.—mon doux, courons vite !

Son secrétaire.—N'allez donc pas si vite, M. Cochon, ils arrêteront bien pour vous allez.

Cochon.—si je n'avais voté pour la chambre dans ce poullailler d'Ottawa, je ne serais pas pris comme je suis.

Le menuisier.— Oui, M. Cochon, vous auriez toute la boutique? on tapperait fort. Enfin M. Cochon arrive et son secrétaire n'a que le temps de lui serrer la main....

tions entre les provinces, disparaîtront, et où tout le pouvoir sera entre les mains des Anglais.

V.

Un jour, en 1864, quelque temps après la chute du cabinet Dorion-McDonald, le ministère Cartier-McDonald succombait sous la réprobation presque unanime de la chambre, parce que l'un de ses membres, l'Hon. M. Galt, avait de son chef, et sans se soucier de la chambre, fait présent au Grand-Tronc de la somme assez ronde de \$100,000

Alors le chef du parti conservateur (qui à présent ne veut plus rien conserver de notre passé), M. Cartier tombé avec son intime M. Galt, ne sachant plus comment se défaire de l'opposition qui l'écrasait, prit une résolution désespérée comme en prennent les grands criminels au moment où leurs jours de domination sont comptés, il fit un *right about face* parfait, renia son passé, ses luttes, ses violentes diatribes pour se cramponner au pouvoir.

Il y avait dans le même temps dans le Haut-Canada, un homme dont les conservateurs ne pouvaient entendre prononcer le nom sans frémir et sans se représenter notre religion abatue, notre nationalité détruite, nos institutions religieuses la proie des protestants ; un homme que ces conservateurs, avec un zèle admirable, avec la ferveur du néophyte, avait fait connaître à la population comme l'insulteur le plus éhonté de notre race, l'homme qui désirait le plus voir disparaître du sol canadien jusqu'au nom des Canadiens Français. Aussi le peuple, grâce à ces zélés conservateurs, avait-il en horreur ce misérable fanatique contre la haine duquel on le mettait en

garde. Quelle ne fut donc pas la surprise générale quand on vit les chefs du gouvernement M. Cartier en tête et M. Langevin, les plus ardents défenseurs de la religion, oublier leurs cris de haine et de proscription contre le fanatique, lui tendre une main amie, lui donner enfin l'accablé—à lui, à cet ennemi acharné des canadiens, à M. George Brown.

Aux yeux des chefs du parti conservateur, ce farouche ennemi, ce terrible jésuitophobe, comme l'appelait auparavant, le *Courrier du Canada* et le *Journal de Québec*, était tout-à-coup devenu un agneau sans tache, le sauveur de la nationalité canadienne-française, l'ange gardien de notre religion et de nos institutions.

Et l'on voudrait que l'on eût confiance en des hommes qui changent ainsi du jour au lendemain, tout un long passé de luttes, l'on voudrait que personne ne criât à la trahison devant une aussi impudente volte-face pour rester au pouvoir, non, jamais. L'aveugle, l'étroit esprit de parti pouvait seul engager les conservateurs à suivre ce honteux exemple de leurs chefs, seul il pouvait défendre cette monstrueuse coalition des défenseurs et des insulteurs acharnés de la religion, seul il pouvait espérer que cette alliance enfanterait autre chose que le crime, la trahison, le malheur, seul il pouvait enfin proclamer bon et généreux l'ennemi commun, George Brown.

Dès que cette alliance fut exécutée la confédération fut décidée et M. Cartier et ses amis prirent la résolution de servir les projets de l'Angleterre. La trahison allait se mettre aussitôt à l'œuvre.

VI.

Quelques mois après la coalition Brown-Cartier, les provinces de la Nouvelle-Ecosse du Nouveau-Brunswick, et de l'Île du Prince-Edouard, décidèrent tout-à-coup de se réunir à Charlottetown, capitale de l'Île du Prince-Edouard, afin de considérer l'opportunité de leur réunion en un seul état.

C'était le moyen d'en venir à la Confédération. Aussi plusieurs membres canadiens se firent inviter à cette réunion dans le but de suggérer l'union fédérale de toutes les provinces. Le jeu de l'Angleterre et de nos ministres perçait. La réunion commencée le 1er septembre s'ajourna le 8, pour continuer ses séances à Halifax, capitale de la Nouvelle-Ecosse, le 10.

On répétait alors à satiété que nos membres canadiens étaient allés assister à cette réunion sans aucun projet arrêté, et que leurs délibérations n'avaient aucun caractère officiel, comme si le public ne savait pas dès lors à quoi s'en tenir sur ce sujet, comme s'il ne sentait pas que si la délégation n'était pas officielle du moins la trahison était et était passablement apparente.

La continuer
M. Pruneau a enfin présidé au Conseil hier soir et la "présence renouvelée" de M. Cauchon, comme il l'avait promis dans son journal, n'a pas eu lieu. Les intérêts l'ont emporté et il reste à Ottawa pour leur donner tous ses meilleurs soins.

M. Wathill se retire du Conseil. On dit qu'il est fait des démarches auprès de M. M. D. Campbell, Notaire. S'il accepte, nous aurons en lui un conseiller très honorable et très intelligent.

L'article suivant nous force à retrancher une partie de la suite de la "confédération." Notre morceau de littérature achevant au prochain numéro nous remplacera la littérature par le sujet sur la confédération qui se continuera pendant plusieurs numéros

Le Maire-Suppléant.

Comme nous l'avions annoncé dans notre dernier numéro, M. Cauchon est revenu en toute hâte, à Québec, et le maire-suppléant n'a pu présider le Conseil, à la séance de vendredi, le 15. Nous nous attendions à cette conduite déloyale du Maire, et quoique nous disions complaisamment que sa venue à Québec était une victoire remportée par son amour-propre sur ses chers intérêts personnels, nous savions depuis longtemps que la haine politique l'a pris tout entier et ne permet plus qu'il s'appartienne.

Il ne faut pas l'oublier : M. Cauchon ne veut pas que le fauteuil civique soit occupé par M. Pruneau, parce que ce dernier est démocrate. Oui, il a beau faire, il a beau protester dans son journal que la politique n'y est pour rien, il ne nous fera pas perdre de vue que l'ambition de devenir maire a germé dans son cœur le jour où M. Tourangeau, qui a ébranlé sa popularité dans le comté de Montmorency, — a

prouvé, en exerçant cette haute magistrature, que le public de Québec avait confiance en lui.

Mais il n'eut pas été prudent de frapper sur un seul homme, qui, après tout, est resté pur ; il convenait pour les besoins de sa cause, que M. Cauchon se mit à attaquer la composition du Conseil tout entier, tellement que le *Canadien*, perdant patience un jour, le rappela à plus de pudeur, et prit occasion de signaler de très-honorables exceptions.

Et il se fâche maintenant qu'il se trouve en présence d'une majorité hostile, mais qui n'entrave pas autant qu'il le dit, ses mesures de finances civiques devenues, selon lui, impérieusement nécessaires, il l'a voudrait plus souple, plus complaisante, il voudrait, en un mot, la voir satisfaire aux exigences de la haine qu'il voue à ses adversaires politiques !

Vraiment il nous donne aujourd'hui un triste spectacle : celui de la résistance à la légalité, au fait légalement accompli, par des moyens indignes d'un homme qui devrait au moins laisser vieillir sa haine. Nous le demandons à tout homme quel que peu dégagé des passions politiques, si c'est là de la dignité et de la loyauté. Pour notre part, nous espérons que les contribuables de Québec ne perdront pas le souvenir de cette conduite inqualifiable de M. Cauchon à l'époque des élections municipales.

La St. Jean-Baptiste à Québec.

Les Canadiens doivent fêter leur fête patronale, lundi de la semaine prochaine. Ce jour rappelle l'Histoire, — le passé, le présent, l'avenir, il réunit ces trois choses. Ce que nous avons été, ce que nous sommes, ce que nous serons : notre liberté conquise au prix de sanglants sacrifices, notre existence comme peuple exposée aux caprices du hasard, notre nationalité menacée par la haine séculaire de la Grande-Bretagne, nos antiques coutumes débordées par les lois et les mœurs anglaises, cette espérance vague, indéterminée d'une alliance lointaine, mais ardemment désirée, avec la France, notre première mère-patrie ; ces pages de l'histoire où nos pères écrivaient de leur sang, avec la pointe de leurs épées, leurs héroïques vertus et leurs victoires ; — l'avenir, mystérieux abîme d'où les destinées des peuples sortent à la lumière au fur et à mesure que le temps déroule les jours — nos traditions, nos souvenirs, nos légendes — tout ce qu'une nationalité comporte avec elle de grand et de sublime, toutes ces choses devraient donner à ce jour la grandeur d'une manifestation nationale. Il ne devrait pas y avoir trop d'arbres pour élever des arcs triomphaux, trop de drapeaux aux couleurs françaises à suspendre aux fenêtres.

Pourquoi nos compatriotes, restent-ils indifférents à cette fête ? Le patriotisme serait-il éteint dans leur cœur ? — Ou plutôt, est-ce la honte, la crainte du ridicule aux yeux des autres nationalités ?

Il faut l'avouer, les haines des partis politiques ont aussi une grande part à cet état de choses.

D'un autre côté, cette fête, qui prit sa source dans nos luttes les plus fécondes est regardée comme un défi à l'orgueil des Anglais.

Par suite, il se trouve des âmes cauteleuses, des hypocrites à double face, des pharisiens de la vieille école qui refusent de suivre la procession. — Ces vertueux Roberts Macaires, troqueraient leur nationalité pour de l'or ; pour eux la patrie est une boutique d'agiotage où toutes les questions se résolvent à la faveur de la hausse et de la baisse.

Parmi ceux-là, nous devons citer l'ex-président de la société St. Jean Baptiste qui vient de donner sa démission. C'est une honte de baffouer ainsi sa nationalité — nous ne qualifierons pas sa conduite.

Tous les Canadiens d'origine française devraient suivre la procession de lundi, et ne pas imiter la lâche conduite des canadiens qui, par fausse honte, par basse servilité baissent le front devant ceux qui, aux dates néfastes de notre vie nationale, se sont toujours montrés nos plus acharnés persécuteurs, nos plus mortels ennemis.

ANNIBAL CHAMOILLARD.

Les cultivateurs se plaignent beaucoup de l'abondance des pluies depuis quelque temps. Si ce temps continue, les récoltes seront précaires cette année. C'est un présage de misère pour la campagne et pour la ville. *l'Union Nationale* se demande avec raison "en combien d'années le peuple canadien aura émigré aux Etats-Unis."

Où "si l'Irlande qui comptait dix millions d'Irlandais a été dépeuplée par la famine, le Canada ne court-il pas une chance égale sous un régime qui se rapproche de plus en plus de celui qui a appauvri l'Irlande, consumé la population par le typhus et jeté les derniers vestiges de ce peuple sur la terre américaine.

Et maintenant que la vice-royauté des provinces anglaises va être mise en vigueur, après la plus odieuse violation du gouvernement constitutionnel, la perspective n'est pas couleur de rose pour nous.

Et surtout il est pénible de penser aux moyens de corruption populaire qui vont être employés aux prochaines élections, ainsi qu'il est fait au Nouveau Brunswick.

Devant tant de turpitudes, est-il encore permis d'espérer !

Les étudiants.

Les étudiants de Québec forment une classe extrêmement curieuse, et qui devient de plus en plus nombreuse ; — on en rencontre partout ; — c'est une épidémie — soyez certain que quand on vous présentera à un jeune homme, qui a un chapeau rond et le sifflet par derrière, une canne en jonc longue comme un manche de pipe, le lorgnon de rigueur, et qui se dandine comme le chien d'un maître de danse, que ça ne peut être autre chose que M. un tel étudiant à l'université, ou ailleurs ; et vous les verrez se gourmer quand ils entendent sonner le mot étudiant à la suite de leur nom : car ça veut tout

dire ; un étudiant est sensé avoir son avenir fait, un étudiant est sensé avoir de l'esprit, un étudiant doit avoir l'auréole au front, aussi ils ont accès partout depuis les familles les plus scrupuleuses jusqu'à la sacristie où le bedeau leur distribue des places gratuites, tout s'incline devant ce prestige magique qu'on appelle étudiant ; — comment voulez-vous qu'ils ne soient pas fiers de tels avantages ; — aussi il faut voir avec quel dédain superbe ils écrasent le pauvre ouvrier, le pauvre commis ou n'importe quelle autre classe d'individus qui gagnent leur vie en travaillant, qui n'ont besoin de personnes, qui peuvent se suffire à eux, mêmes, il faut voir comme ils regardent de leur hauteur sur nous pauvres diables : comme ils doivent trouver notre sort digne de pitié.

Un étudiant que j'avais l'habitude de rencontrer et qui se distinguait de ses confrères par son esprit, et par un caractère agréable et sans prétentions me fit un jour dans un moment d'expansion un tableau saisissant des occupations de la plupart de nos étudiants : Ils vont à la messe de huit heures, c'est à celle que nos cocottes religieuses assistent, ensuite on déjeune, ensuite on fume une pipe, ensuite on lit les journaux, ensuite on va marcher, ensuite on revient dîner, ensuite on consulte le miroir, et quand on est bien on va se mettre en embuscade à quelque coin de rue pour rencontrer les demoiselles qui ne sont pas très pressées d'ouvrage chez elles, et qui ont le temps de faire de la reclame matrimoniale dans les rues, on s'amuse avec jus qu'au soir et on va souper, après souper on recommence ce que l'on a fait dans l'après-midi jusqu'à dix heures et on va se coucher avec la conviction d'avoir fait une bonne journée.

Mais monsieur lui dis-je tout étonné voulez-vous avoir la honte de me dire quand est-ce que les étudiants, *étudient* ?

Cette simple question l'arrêta tout net il s'en tira de son mieux en disant que c'était un cas imprévu.

Signe particulier.

Les étudiants logent ordinairement le diable dans leur poche.



Type d'Étudiant dans une de ses poses les plus merveilleuse

VILLEBRUN.

De Lave, bien connu du public de Montréal, se propose de traverser la rivière de Niagara, portant sa femme et son enfant sur son dos.

L... entra l'autre jour dans un restaurant de la Basse-ville et se livre à une consommation attestant l'appétit d'un homme qui a peu ou point déjeuné et qui, n'étant pas sûr de son dîner du lendemain prend ses précautions. Le repas achevé et parachevé, L... avise le chef de l'établissement et entame la conversation, tout en causant de choses et d'autres. — "Vous est-il arrivé, parfois, demanda-t-il enfin, d'avoir affaire à un pauvre diable sans le sou ; n'ayant pas quoi payer ? — Ma foi, non, jamais. — Si cela arrivait, que feriez-vous ? — Et que diable voulez-vous qu'on fasse en pareil cas ? Je le ficherais à la porte avec mon pied quelque part en lui recommandant de n'y plus revenir." L... se lève, prend son chapeau qu'il enfonce sur sa tête, et tournant le dos au traiteur en entr'ouvrant les pans de sa redingotte : "Payez-vous," dit-il.



MM Goodwin et frères, de la rue St. Paul, sont agents à Québec, pour la vente d'une pompe portative, que son inventeur appelle *Extincteur*. Cette invention est appelée à rendre des services importants et devrait, maintenant que l'on a en vue une nouvelle organisation du département du feu, attirer l'attention du public en général et des compagnies d'assurances en particulier.

Chaque pompier devra, si on aime sincèrement le progrès, porter une de ces pompes sur le dos, et pourrait alors l'utiliser de diverses manières. Nous supposons, par exemple, que M. le capitaine, un jour de parade, vienne essayer d'expliquer à ses hommes comment certaines primes, certaines gratifications et certains *bonus* ne sont jamais d'accord dans ses comptes ; — attention ! au robinet ! et trente jets bien dirigés ont éteint le capitaine et les pompiers sont vengés.

Variétés.

La poésie allemande est un feu qui éclaire ; la poésie française, un feu qui pétille ; l'italienne, un feu qui brille ; et la poésie anglaise, un feu qui noircit.

Ne souffre à ta femme pour rien
Mette son pied dessus le tien ;
Le lendemain la bonne bête
Voudrait le mettre sur ta tête.

On disait à un médecin de cette ville :
"Ce temps-ci est bien propre à produire les pleurésies.

— Ah ! répondit-il, je ne me plains pas."

À L'HÔPITAL DE LA MARINE.

Le Dr R... mieux connu par son immenses bedaine que par son grand esprit faisait sa visite quotidienne, arrivé au numéro 4 il s'arrêta : le lit était occupé par un pauvre diable qui faisait la diète depuis huit jours.

— Eh bien ! numéro 4, comment nous portons-nous ?

Le patient. — Ah ! docteur, j'ai une faim de cheval.

Le Docteur. — Une faim de cheval ? Très bien (*au médecin interne*) vous ferez servir une demi-botte de foin au numéro 4.

Les méditants sont comme les tigres ; on les craint, même lorsqu'ils se jouent.

Si vous voulez devenir riche, ne sachez pas seulement comment on gagne, sachez encore comment on ménage.

Pendant une horrible tempête, on ordonna à chacun de jeter à la mer ce qu'il avait de plus pesant : un mari y jeta sa femme.

Un héritier entre chez M. Marcoux de la rue du Pont, entrepreneur de pompes funèbres.

— Monsieur, je voudrais un cercueil, vous savez, pour mon oncle qui vient de mourir.

— Quelle longueur ?

— Je n'ai pas mesuré mon oncle ; mais faites comme pour vous !

LE GLANEUR.

L'ÉLECTEUR

Se vend chez M. E. Balzaretto No. 39 Rue du Pont, St. Roch ; chez M. G. A. Delille Manufacturier de tabac Faubourg St. Jean ; chez M. Hardy & Marcotte libraires Basse-ville ; chez M. Bellerive et Laforce Maison des Bains Haute-ville ; chez M. Bastien barbier Rue St. Joseph ; et chez Marier Rue St. Joseph.

L'ÉLECTEUR est à vendre chez M. Wm DALTON, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.